

## Études littéraires africaines

# Comment lire *Doguicimi* ? Formes et enjeux d'un roman historique

Vincent Debaene



Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091423ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1091423ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)  
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Debaene, V. (2022). Comment lire *Doguicimi* ? Formes et enjeux d'un roman historique. *Études littéraires africaines*, (53), 123–149.  
<https://doi.org/10.7202/1091423ar>

### Résumé de l'article

En 1938 paraît à Paris *Doguicimi* ; ce long roman historique mettant en scène le royaume précolonial du Dahomey a été écrit à Cotonou par Paul Hazoumé. Récompensé par plusieurs prix, *Doguicimi* tombe pourtant rapidement dans l'oubli. L'auteur est considéré comme trop lié au projet colonial et le roman lui-même s'intègre mal au métarécit de la « négritude », qui s'imposera bientôt mais qui est centré sur la poésie. Depuis les années 1990, Hazoumé a été redécouvert ; sa situation comme sa trajectoire de « membre de l'élite indigène lettrée » ont fait l'objet de plusieurs travaux. Mais très peu a été dit des 500 pages de *Doguicimi*, ouvrage ambitieux et singulier mais qui, à bien des égards, demeure pourtant illisible. Nous nous demanderons comment lire *Doguicimi*, c'est-à-dire comment comprendre le roman, comme texte et comme projet, mais aussi la distance qui nous sépare de lui.

## **COMMENT LIRE *DOGUICIMI* ?**

### **FORMES ET ENJEUX D'UN ROMAN HISTORIQUE**

#### **Résumé**

En 1938 paraît à Paris *Dogucimi* ; ce long roman historique mettant en scène le royaume précolonial du Dahomey a été écrit à Cotonou par Paul Hazoumé. Récompensé par plusieurs prix, *Dogucimi* tombe pourtant rapidement dans l'oubli. L'auteur est considéré comme trop lié au projet colonial et le roman lui-même s'intègre mal au métarécit de la « négritude », qui s'imposera bientôt mais qui est centré sur la poésie. Depuis les années 1990, Hazoumé a été redécouvert ; sa situation comme sa trajectoire de « membre de l'élite indigène lettrée » ont fait l'objet de plusieurs travaux. Mais très peu a été dit des 500 pages de *Dogucimi*, ouvrage ambitieux et singulier mais qui, à bien des égards, demeure pourtant illisible. Nous nous demanderons comment lire *Dogucimi*, c'est-à-dire comment comprendre le roman, comme texte et comme projet, mais aussi la distance qui nous sépare de lui.

Mots-clés : *Dogucimi* – Paul Hazoumé – littérature coloniale – aliénation – anachronisme – histoire orale – élite indigène – royaume du Dahomey.

#### **Abstract**

*In 1938, Dogucimi, a long historical novel centered on the precolonial kingdom of Dahomey, was published in Paris by Paul Hazoumé who had worked on it in Cotonou. Despite several awards, Dogucimi rapidly fell into oblivion. Hazoumé was considered too entwined with the colonial project and his novel did not fit well in the metanarrative of « négritude », which will soon gain ground but is centered on poetry. Since the 1990s, Hazoumé have been rediscovered ; several historical studies have shed light on his ambivalent position within colonial Dahomey and on his trajectory as member of the « African native elite ». But very little has been said about the 500 pages of Dogucimi itself, an ambitious and singular work which remains, in many ways, unreadable to us today. We shall wonder how Dogucimi can be read, in other words how to understand the novel – both as a text and as personal project – as well as the distance which continues to maintain its foreignness to us.*

*Keywords : Dogucimi – Paul Hazoumé – colonial literature – alienation – anachronism – oral history – native elite – Dahomey kingdom.*

« C'est [...] un tableau – combien vivant ! – du Dahomey et surtout de la cour du roi Ghézo à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », donné par un « instituteur », qui prête notamment à son héroïne « d'admirables poèmes ». Ainsi Léopold Sédar Senghor présente-t-il *Doguiçimi*<sup>1</sup>, le roman de Paul Hazoumé paru en 1938, dans l'anthologie *Les Plus Beaux Écrits de l'Union française et du Maghreb*, avant d'en donner un extrait de deux pages<sup>2</sup>. Outre l'erreur de chronologie (l'action se passe dans les années 1820), on peut s'étonner que cette vaste fresque de plus de cinq cents pages, première grande fiction africaine écrite en français, d'une ampleur et d'une ambition sans équivalent, ne soit pas l'objet d'un traitement plus approfondi et plus élogieux de la part d'un auteur soucieux de faire valoir la « littérature nouvelle » d'Afrique noire. Pourtant, c'est un des seuls textes parus entre 1945 et 1978 (date de la mort de Hazoumé) qui mentionne *Doguiçimi* – ou en tout cas qui cite le roman sans en faire le représentant d'une littérature de collaboration, discréditée par la complicité de son auteur avec l'appareil colonial. Telle est en effet l'image qui a prévalu pendant longtemps. Honoré par plusieurs prix lors de sa parution, le roman a été immédiatement salué comme un accomplissement, le signe ultime de l'efficacité de la politique d'assimilation. Et son auteur, Paul Hazoumé, consacré comme le membre le plus éminent de cette « élite lettrée indigène » que la puissance coloniale avait constituée de façon délibérée et même volontariste en l'espace de deux générations pour servir de relais auprès des populations africaines. Plus encore que le théâtre scolaire « franco-africain » de l'École William-Ponty<sup>3</sup>, *Doguiçimi* semblait donner corps à cette « littérature d'esprit indigène, mais en langue française » que Georges Hardy appelait de ses vœux en 1931, menant à son terme

<sup>1</sup> HAZOUMÉ (Paul), *Doguiçimi*. Préface de M. Georges Hardy. Paris : Larose, 1938, 510 p. ; les numéros de page entre parenthèses et sans autre mention renvoient à cette édition originale. Outre sa version en anglais en 1990 (voir *infra*), *Doguiçimi* a fait l'objet de deux rééditions en fac-similé : d'abord un tirage chez le même éditeur en 1955, et ensuite une deuxième édition en 1978, aux frais de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) et avec une préface de Robert Cornevin (p. I-VI) (NdIR).

<sup>2</sup> SENGHOR (Léopold Sédar), « Afrique noire », in : EL KHOLTI (Mohamed) *et al.*, éd., *Les Plus Beaux Écrits de l'Union française et du Maghreb*. Paris : Éditions du Vieux Colombier, 1947, 455 p. ; p. 240-241.

<sup>3</sup> Voir notamment : WARNER (Gary), « Éducation coloniale et genèse du théâtre néo-africain d'expression française », *Présence africaine*, 1<sup>er</sup> trim. 1976, Nouvelle série, n°97 (« *Science politique / Political Science* »), p. 93-116 ; JÉZÉQUEL (Jean-Hervé), « Le "théâtre des instituteurs" en Afrique Occidentale française (1930-1950) : pratique socio-culturelle et vecteur de cristallisation de nouvelles identités urbaines », in : GOERG (Odile), dir., *Fêtes urbaines en Afrique : espaces, identités et pouvoirs*. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 1999, 346 p. ; p. 181-200.

l'entreprise de « conquête morale » qui, à ses yeux, devait non seulement parachever le projet colonial mais même lui donner son sens véritable <sup>4</sup>.

Dès lors, lorsque l'ouvrage apparaîtra dans les histoires littéraires postérieures, ce sera essentiellement au titre d'échantillon de « littérature de tutelle », selon la formule de Janheintz Jahn <sup>5</sup>. Représentant de cette « élite acculturée, pleine de reconnaissance et politiquement fiable », Hazoumé fait partie de ces écrivains qui, comme René Maran ou Bakary Diallo, « doivent tout au système colonial : leur mode de vie, leur éducation, et bien sûr, la langue dans laquelle ils écrivent » <sup>6</sup>. Et il est vrai que le texte de *Doguicimi* offre de nombreux arguments à qui voudrait n'y voir qu'un spécimen de littérature aliénée. C'est le cas notamment de l'avertissement donné par Hazoumé lui-même au seuil de son livre :

Les peuples de culture européenne [...] dont la devise est de « faire vite », trouveront, sans doute, quelques longueurs, à certains chapitres de ce livre. Elles sont motivées par notre souci de donner l'image exacte de cette peuplade [...]. Ce parler solennel achèvera, par sa saveur de terroir, pensons-nous, de communiquer à notre documentation un cachet d'exotisme et d'authenticité, constante préoccupation du vrai régionalisme (p. 13-14).

Ces quelques lignes reprennent plusieurs ingrédients essentiels du discours de parrainage des administrateurs ou des missionnaires à l'endroit des premiers textes écrits en français par des indigènes : l'« exotisme », l'« authenticité », et même les « longueurs », qui sont un cliché de l'époque. Mais elles le font à la première personne, ce qui, à la lecture, produit un effet très curieux : Paul Hazoumé y parle littéralement de lui-même *comme d'un autre* – non pas simplement parce qu'il prend son propre discours pour objet (ce que font toutes les préfaces autographes), mais bien parce qu'il adopte ici le ton de l'« évolué » pour évoquer l'indigène qu'il est aussi. Difficile dès lors de ne pas voir là un symptôme d'aliénation : le rapport à soi semble contaminé par les catégories mêmes de la domination. Si on ajoute à cela certains passages du roman lui-même, d'une francophilie grandiloquente, on comprend comment s'est construit le jugement des premiers historiens : *Doguicimi* ne mérite guère plus qu'une mention

<sup>4</sup> *Congrès international et intercolonial de la Société indigène, 5-10 octobre 1931*, t. 2. Paris : École coloniale de Paris, 1931, 240 p. ; p. 217. Voir également : HARDY (Georges), *Une conquête morale : l'enseignement en A.O.F.* [1917]. Présentation de J.-P. Little. Paris ; Budapest ; etc. : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2005, xxxv-275 p.

<sup>5</sup> *Manuel de littérature négro-africaine* (1969), cité par : KANE (Mohamadou), « Le réalisme de *Doguicimi* », in : MANE (Robert), HUANNOU (Adrien), dir., *Doguicimi de Paul Hazoumé*. Paris : L'Harmattan, coll. Classiques pour demain, 1987, 169 p. ; p. 31-47 ; p. 35.

<sup>6</sup> MILLER (Christopher L.), *Theories of Africans : Francophone Literature and Anthropology in Africa*. Chicago : University of Chicago Press, 1990, x-328 p. ; p. 15. La formule « élite acculturée, pleine de reconnaissance et politiquement fiable » est reprise à Benedict Anderson.

indicative ; il constitue le moment bas et hétéronome de la littérature africaine, entre la littérature coloniale produite par des administrateurs et le moment autonome de la négritude, avant le moment plus autonome encore de la créolité et des identités fragmentaires <sup>7</sup>.

Pourtant, il suffit de comparer le roman de 1938 avec les quelques fictions « africaines » des années 1920 (*Les Trois Volontés de Malic* d'Amadou Mapaté Diagne, *Force-Bonté* de Bakary Diallo, ou même *L'Esclave* de Félix Couchoro), pour s'apercevoir qu'une telle lecture est trop simple ; elle écrase le montage discursif complexe de *Doguiçimi* : la dédicace de Hazoumé à ses filles, la préface de Hardy, l'avertissement de l'auteur, l'épilogue curieusement adressé au personnage principal et, surtout, entre ces bornes, 510 pages de roman historique, centrées sur un personnage féminin isolé, figure quasi-christique qui préfère être suppliciée plutôt que de renoncer à ses convictions, dans le cadre d'un Dahomey précolonial soumis à la fois aux guerres extérieures, aux dissensions internes et à la pression exercée par les puissances européennes.

Depuis les années 1980, des travaux plus nombreux ont été consacrés à Hazoumé, à la suite notamment de la réédition du livre en 1978 et du colloque organisé à Cotonou en mars 1982 <sup>8</sup>. Tous ont insisté sur la nécessité de lire *Doguiçimi* dans son contexte et sur la position particulière de son auteur : catholique, « fils spirituel » du Révérend Père Aupiais (selon une expression d'Adrien Huannou), protégé de Georges Hardy, représentant du Dahomey lors de l'Exposition coloniale internationale de Paris de 1931, puis diplômé de l'Institut d'Ethnologie et correspondant du Musée de l'Homme, il est le seul indigène à donner un volume aux Travaux et Mémoires de l'Institut d'ethnologie avec *Le Pacte de sang au Dahomey*, paru en 1937, un an avant *Doguiçimi*. Comme tous les membres de l'élite lettrée, Hazoumé était soumis à un ensemble d'injonctions contradictoires : à la fois expert de sa propre culture et indigène en attente de perfectionnement, à la fois informateur et auteur, à la fois exemplaire et exceptionnel, il concentre les contradictions de ces anciens étudiants de l'école William-Ponty, qu'on désignait du terme révélateur de « maître-élève » <sup>9</sup>. Mais à l'exception des analyses récentes et très remarquables de Ninon

<sup>7</sup> Sur la réception de *Doguiçimi*, voir : KANE (M.), « Le réalisme de *Doguiçimi* » et VIGNONDE (Jean-Norbert), « La réception critique de *Doguiçimi* (1938-1978) », in : MANE (R.), HUANNOU (A.), dir., *Doguiçimi de Paul Hazoumé, op. cit.*, p. 31-47 et p. 147-165.

<sup>8</sup> Les actes en ont été publiés partiellement en 1987 par Adrien Huannou et Robert Mane. Voir la note 5.

<sup>9</sup> Voir : DEBAENE (Vincent), « De l'informateur à l'auteur ? Ethnographie indigène et littérature », in : MARY (André), LAURIÈRE (Christine), dir., *Ethnologues en situations coloniales*. Paris : Carnets de Bérose, 2019, 416 p. ; p. 279-318.

Chavoz<sup>10</sup>, la majorité de ces études se concentre sur la situation de Hazoumé et ne dit rien – ou très peu – du roman lui-même.

Il n'est pas exclu qu'une forme de colonialisme inconscient ait joué un rôle dans ce que Ninon Chavoz appelle la « minoration de la complexité de l'œuvre »<sup>11</sup>. Elle évoque notamment un épisode significatif du *Marin de Gibraltar* de Marguerite Duras (1952), dans lequel figure un portrait condescendant d'un « instituteur noir », auteur d'un « ouvrage de six cents pages édité par le service de propagande du ministère des Colonies qui relatait l'épopée d'une reine dahoméenne, Domicigui [sic] » : le narrateur félicite l'auteur pour son livre tout en « évita[nt] bien entendu de lui avouer [qu'il] n'en [a] pas lu le premier mot »<sup>12</sup>. Il est bien vrai que, dans le cadre d'une idéologie qui conçoit la littérature comme l'expression d'une parole propre et émancipée de toute soumission institutionnelle, la désignation de l'auteur comme directeur d'école ou instituteur (qu'on retrouve chez Senghor) tend subrepticement à discréditer l'œuvre (on pense à la condescendance de Sartre qualifiant les textes automatiques du poète martiniquais Étienne Léro de « devoirs d'élève » pour mieux disqualifier le surréalisme antillais<sup>13</sup>).

S'il est évident que la réduction de *Dogucimi* à un témoignage de servilité ne rend pas justice à l'œuvre, s'il est certain qu'une lecture en termes de collaboration ou de dissidence est insuffisante, il reste néanmoins à rendre compte de la forme prise par l'ouvrage : pourquoi un roman historique ? Pourquoi 510 pages ? Pourquoi ces 510 pages-là ? Quel pouvait

<sup>10</sup> On peut y ajouter l'introduction à la traduction anglaise : *Dogucimi : The First Dahomean Novel (1937)*. Translated from the French by Richard Bjornson. Washington (DC) : Three Continents Press, 1990, IX-387 p. ; et quelques-unes des contributions au colloque de Cotonou 1982. Aucune de ces lectures, il faut le noter, ne vient d'Europe.

<sup>11</sup> Voir notamment : CHAVOZ (Ninon), « “Qu'on se garde d'y voir un roman colonial” : *storytelling* colonial et contre-discours dans *Dogucimi* de Paul Hazoumé », in : PERROT-CORPET (Danielle), TOMICHE (Anne), dir., *Storytelling et contre-narration en littérature au prisme du genre et du fait colonial*. Berlin : Peter Lang, coll. Nouvelle poétique comparatiste, n°39, 2018, p. 37-55 ; p. 39 ; CHAVOZ (N.), « *Dogucimi* ou la belle Aude d'Abomey : ellipses épiques et greffes lyriques », in : BERTHO (Elara), PLAGNARD (Aude), dir., *Épopées et guerres coloniales : histoires connectées*, [dossier in :] *Le Recueil ouvert*, 2018 : <http://ouvrage-litt-arts.univ-grenoble-alpes.fr/revues/projet-epopee/304-dogucimi-ou-la-belle-aude-d-abomey> (c. le 03-04-2022) ; ID., « De la cruauté au dialogue : circulations d'offrandes de *Dogucimi* à *Salaambô* », in : LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MOUSSA (Sarga), dir., *Dialogues inter-culturels à l'époque coloniale et postcoloniale : représentations littéraires et culturelles. Orient, Maghreb et Afrique occidentale (de 1830 à nos jours)*. Paris : Kimé, coll. Détours littéraires, 2019, 406 p. ; p. 249-266.

<sup>12</sup> Cité in : CHAVOZ (N.), « “Qu'on se garde d'y voir un roman colonial”... », *art. cit.*, p. 37.

<sup>13</sup> SARTRE (Jean-Paul), « Orphée noir », in : SENGHOR (L.S.), dir., *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Pays d'outre-mer, 1948, XLIV-227 p. ; p. XXVIII.

être le sens d'une telle entreprise pour le directeur de l'École régionale de Cotonou, descendant d'une famille de dignitaires de la cour du roi Sogji, lui-même opposant au royaume du Dahomey avant sa conquête par les Français ? Qu'est-ce qui a pu l'animer pour mener un tel travail « dans le plus grand secret pendant près de quinze années »<sup>14</sup> (soit de 1921 à 1935, si l'on en croit la mention « Cotonou, le 22 août 1935 » à la fin du roman) ? La complexité et l'ambition du dispositif doivent nous inciter à inventer d'autres façons de lire *Dogucimi*, à construire ou reconstruire des horizons sémantiques permettant de ressaisir le roman dans son ensemble si nous tenons à le comprendre véritablement, comme œuvre et comme projet, et – osera-t-on ajouter – si nous voulons également nous comprendre nous-mêmes dans nos capacités et incapacités à franchir les distances – culturelle, historique, idéologique... – qui nous séparent de lui.

### **Dogucimi : présentation**

Dans l'avertissement liminaire, Hazoumé affine son roman au « vrai régionalisme ». Il s'agit là d'abord d'une allusion aux conceptions du Père Aupiais, mentor de Hazoumé, qui use de ce mot dans un sens un peu particulier. Dans plusieurs textes, Aupiais présente le « régionalisme » comme la condition de l'efficacité missionnaire : il faut que les jeunes prêtres, européens ou indigènes, parlent « bien la langue », comprennent « la mentalité de [leurs] paroissiens » et aient « étudié l'histoire et les mœurs de la tribu à laquelle ils appartiennent ». « Par le régionalisme, ils seront conduits à apprécier la littérature orale de leur pays, à pratiquer et d'une manière excellente les divers genres littéraires qui la caractérisent ». Autrement dit, le régionalisme désigne ici une attitude acquise, combinaison de sympathie et de familiarité avec la culture locale dont il faut atteindre l'« âme »<sup>15</sup>. Mais pour le lectorat français, cette revendication éveille d'autres échos : *Dogucimi* paraît quelques mois après l'Exposition internationale des sciences et techniques de Paris qui a fait du régionalisme son mot d'ordre et son slogan. Le « vrai régionalisme » revendiqué par Hazoumé proclame donc sa fidélité à l'idéal colonial : le Dahomey rejoint la Bretagne et l'Auvergne dans leur statut de « petites patries » et l'instituteur Hazoumé rejoint ses prédécesseurs, hussards de la République des années 1880, dans leur exaltation de ces petites patries au service de l'amour de la grande<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> HAZOUMÉ (P.), « Souvenir d'un Africain sur Monsieur Robert Delavignette », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 54, n°194-197, 1967, p. 31-38 ; p. 32.

<sup>15</sup> AUPIAIS (Francis), « Une tentative de régionalisme africain » [1927], in : *La Bonne Terre... L'Africain homme religieux*. Rome : SMA Publications, coll. SMA-Sankofa, vol. 7, 2018, VIII-124 p. ; p. 36-37.

<sup>16</sup> Voir : LABRUNE-BADIANE (Céline), SMITH (Étienne), *Les Hussards noirs de la colonie : instituteurs africains et « petites patries » en AOF (1913-1960)*. Paris : Éditions Karthala, coll. Recherches internationales, 2018, 706 p.

Concernant Hazoumé, la cause, donc, semble entendue. Formé par des missionnaires, ne cachant pas la répugnance que lui inspirent certaines « superstitions archaïques », saluant la France et son œuvre coloniale par des discours grandiloquents, désireux que ses travaux ethnologiques « fourni[ssent] à la colonisation les informations auxquelles elle a droit, pour mieux pénétrer et guider les masses »<sup>17</sup>, il ne peut avoir produit qu'une littérature servile et moralisatrice, ce que confirme en première analyse l'intrigue de *Doguicimi*, roman à thèse qui exalte la fidélité conjugale et la vertu féminine, et qui s'achève sur un propos artificiel et d'une francophilie dérangeante. À la fin du chapitre VIII, *Doguicimi* avait appelé de ses vœux la domination française (p. 397) et dans l'épilogue, Hazoumé, s'autorisant de la tradition qui « assure que nos morts continuent à s'intéresser à tout ce qui se passe dans notre monde », s'adresse à son héroïne et lui confirme qu'elle a eu raison trop tôt : « là où la diplomatie des Glinçais [les Anglais] avait été inopérante, le drapeau français devait, un demi-siècle plus tard, réussir pleinement, c'est-à-dire faire régner au Dahomey la paix, la liberté et l'humanité » (p. 510).

Pourtant, il faut insister. D'abord, parce que plusieurs épisodes de la vie de Hazoumé témoignent d'un rapport à la puissance coloniale plus complexe que ne le laissent supposer ses dédicaces et son « bonheur de vivre sous le drapeau français »<sup>18</sup>. Dans un article de 1978, Adrien Huannou rapporte que, dans les années 1920, Hazoumé ne signait pas seulement des tribunes pour l'hebdomadaire pro-français *Le Phare du Dahomey* ; il écrivait aussi, dans d'autres périodiques, des articles anonymes qui condamnaient « ouvertement les injustices, les actes de cruauté commis par les colons blancs » et soulignaient l'écart entre le discours colonial et sa mise en œuvre par des « colons français dont la plupart étaient plutôt inhumains, cruels et racistes »<sup>19</sup>. Dès 1917, il avait cofondé le journal clandestin *Le Récadère de Behanzin*, lequel avait « fait paraître six lettres manuscrites au nom du défunt roi Béhanzin, lettres adressées au gouverneur et au procureur français en vue de dénoncer la politique d'oppression et d'exploitation menée par les autorités françaises »<sup>20</sup>. Hazoumé s'engagea également dans un conflit avec l'administration à pro-

<sup>17</sup> HAZOUMÉ (P.), *Le Pacte de sang au Dahomey*. Paris : Institut d'ethnologie (Université de Paris), coll. Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, n°25, 1937, VIII-170 p. ; p. VI.

<sup>18</sup> HAZOUMÉ (P.), « On ne nous détachera pas de la France, par un instituteur dahoméen », *Le Monde colonial illustré*, n°174, décembre 1937, p. 307.

<sup>19</sup> HUANNOU (Adrien), « Paul Hazoumé, romancier », *Présence africaine*, Nouvelle série, n°105-106 (*Varia*), 1978, p. 203-215 ; p. 204-205.

<sup>20</sup> AGGARWAL (Kusum), « Du disciple à l'écrivain : Paul Hazoumé dans *La Reconnaissance africaine* de Francis Aupiais », *Études littéraires africaines*, n°48 (*Presse et littérature africaines*), 2019, p. 39-52 ; p. 46.



pos des personnels scolaires, qui lui valut une mutation disciplinaire en 1932 <sup>21</sup>.

On peut donc commencer par renverser la perspective et considérer le paratexte (dédicace, épigraphe, avertissement, épilogue) avec une certaine distance : moins comme une expression obséquieuse de fidélité à l'idéal colonial que comme le lieu où Hazoumé donne les gages qu'on attend de lui, le cadre nécessaire au développement d'un discours propre qui s'adresse à d'autres qu'à ses patrons. Ce serait trop dire que de prétendre que le contenu du roman dément cette soumission ; simplement, il va ailleurs et dit bien d'autres choses. On s'attachera à trois aspects du livre : le choix générique du roman historique ; la construction de l'intrigue, qui permet d'y lire une anti-épopée ; le plaidoyer implicite qu'il propose en faveur d'une réforme de la politique coloniale dite « d'association » et, plus généralement, en faveur d'une médiation culturelle, assurant un rapport apaisé entre « civilisations ».

L'action de *Dogucimi* mêle des personnages réels, comme le roi Ghezo (orthographié Guézo dans le roman), le neuvième roi d'Abomey, qui régna de 1818 à 1858, et des personnages fictifs comme Dogucimi elle-même, une jeune femme dont le mari, Toffa, membre éminent de la cour et frère du roi Ghezo, est fait prisonnier au cours d'une action guerrière contre le royaume voisin des Mahinous. Dogucimi est d'une grande beauté et d'une grande fierté, et elle suscite la convoitise, notamment celle du prince héritier Vidaho <sup>22</sup>. Malgré les intrigues dont elle est victime, elle demeure fidèle à son époux pendant les « huit saisons sèches » que dure son attente (p. 503) et, lorsque, au terme de la campagne de revanche lancée contre les Mahinous, elle apprend finalement la mort de Toffa, dont on n'a retrouvé que le crâne, elle préfère se laisser enterrer vivante avec cette relique plutôt que de se remarier. Dans sa quasi-intégralité, l'action se passe dans les palais d'Abomey et elle se construit pour l'essentiel à travers les échanges entre les personnages, autant de proximités avec la tragédie classique que plusieurs critiques ne manqueront pas de relever <sup>23</sup>.

Deux thèmes majeurs, sans véritable rapport entre eux (à première vue en tout cas), donnent lieu à deux intrigues presque parallèles : l'une politique, historique et collective ; l'autre individuelle, morale et privée. La première montre les hésitations de la cour royale dans ses rapports avec les puissances européennes ; les différents dignitaires discutent longuement des intentions des Français (Zojagués) et des Anglais (Glinçis), de la méfiance qu'il convient ou non de conserver à leur égard et des bénéfices

<sup>21</sup> HUANNOU (A.), « Paul Hazoumé, romancier », *art. cit.*, p. 205.

<sup>22</sup> Dans *Dogucimi*, les termes « Vidaho », « Migan », « Méwou » et « Chacha » apparaissent comme des noms, mais il semble qu'en langue vernaculaire, ils désignent en fait des titres : prince héritier, premier ministre préposé aux affaires intérieures, premier ministre préposé aux affaires extérieures, responsable du commerce.

<sup>23</sup> Voir : CHAVOZ (N.), « *Dogucimi* ou la belle Aude d'Abomey... », *art. cit.*, n.p.

éventuels que le Dahomey pourrait tirer d'une alliance avec les Blancs. Au cœur de cette première intrigue, on trouve un épisode particulièrement saisissant : une ambassade venue d'Angleterre se présente auprès de Ghezo pour lui enjoindre, au nom de la couronne britannique, de renoncer aux sacrifices humains et à la traite d'esclaves, et de privilégier le commerce, notamment d'huile de palme, dans ses échanges avec l'Europe en « donnant la préséance aux Glinçais [Anglais] sur les autres Blancs à la cour d'Agbomé et la préférence à leurs marchandises » (p. 373). Ghezo ne prend pas la peine de répondre à ce discours insultant. Il fait servir aux ambassadeurs des rafraîchissements sur des plateaux « de cuivre, de bronze et d'argent » par une « théorie » de jeunes servantes, choisies pour leur beauté et radieuses de se voir confier un tel honneur. Puis, il signifie son refus aux ambassadeurs en faisant apporter, sur les mêmes plateaux, les têtes tranchées des jeunes filles en question (p. 374-376).

La seconde intrigue met en scène l'inflexible vertu de Doguicimi qui non seulement se refuse au prince héritier et aux différents courtisans, mais provoque à plusieurs reprises Ghezo, lui reprochant publiquement de salir l'honneur de Toffa par son récit de la défaite contre les Mahinous et de ne pas suivre l'ordre du rite lors de la traditionnelle « fêtes des coutumes »<sup>24</sup>. Elle est mise au supplice pour ses blasphèmes successifs contre celui qui se fait régulièrement appeler le « Maître-du-monde », avant d'être emprisonnée ; mais le roi Ghezo, qui voit en elle un exemple admirable de fermeté, refuse de l'exécuter malgré les complots de ses épouses et les demandes de la cour. En outre, Doguicimi (dont le nom, qu'elle doit à Toffa, signifie « Distinguez-moi » ; cf. p. 71), quoique d'une fidélité sans faille à son mari, lui tient tête et rejette énergiquement le discours qui veut que les femmes, êtres « à sept paires de côtes » (p. 76), soient inférieures aux hommes (supposés en avoir neuf). À plusieurs reprises, elle invoque l'avenir et finit donc par « souhaiter de tout [son] cœur » (p. 397) que les Français deviennent maîtres du Dahomey, tout en leur prodiguant divers conseils de prudence et en les incitant à respecter les structures sociales locales. Doguicimi apparaît donc comme une sorte de mélange de Pénélope et de Cassandre, personnage sans autre action que la parole, une parole fondamentalement inefficace, où se mêlent déplorations, objurgations et plaintes chantées, mais qui fait d'elle une héroïne d'*exemplum*<sup>25</sup> au sens strict, incarnation, aux dires mêmes de Hazoumé, de la fidélité des Dahoméennes (p. 13). Outre le contraste saisissant entre les actions de Ghezo et l'inaction de Doguicimi, la disjonction entre ces deux lignes dramatiques est accrue par le fait qu'à aucun moment, les deux personnages principaux n'ont un échange verbal direct.

<sup>24</sup> Cf. COQUERY-VIDROVITCH (Catherine), « La fête des coutumes au Dahomey : historique et essai d'interprétation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 19<sup>e</sup> an., n°4, 1964, p. 696-716.

<sup>25</sup> Dans l'éloquence classique, forme de récit bref qui vise à illustrer une valeur morale ou un comportement à imiter (Ndlr).

*Dogucimi* met donc en scène non pas le Dahomey contemporain (à l'inverse de ce que feront la plupart des romanciers africains de la première génération), mais le Dahomey précolonial : Ghezo est le grand-père de Béhanzin, qui fut lui-même vaincu par l'armée française en 1892 et capturé en 1894 ; son fils Vidaho (Badohou) lui succéda sous le nom de Glélé. Quoique le roman ne comporte aucune date, on peut situer l'action entre les deux campagnes du Dahomey contre les *Mahi* (ou Mahinous) de Houndjroto, province située au nord d'Abomey et partie de l'empire *yoruba* d'Oyo : la campagne de 1821, qui voit la victoire éclatante des *Mahi*, et celle de 1829, marquée par un long siège, et soldée « par un véritable carnage et la destruction de Houndjroto »<sup>26</sup> qui, précise le roman, « ne sera plus habité » (p. 489). Cette victoire est consacrée par la confection du trône de Ghezo, monté sur les crânes des quatre régents *mahi*, qu'on peut aujourd'hui observer dans les Palais d'Abomey (voir p. 409 et 491). L'épisode précis qui sert de base à l'histoire du « sacrifice » de *Dogucimi* est relaté notamment dans l'ouvrage d'Auguste Le Hérisse, *L'Ancien Royaume du Dahomey*, à la fin d'un chapitre très singulier, intitulé « Histoire du Dahomey racontée par un indigène » :

Quant au malheureux Tofa [*sic*], victime des rois d'Houndjorotô, on ne retrouva que son crâne qui avait servi de trophée à ses vainqueurs. On le rapporta à Abomey. Une des épouses du prince l'enveloppa dans un pagne, puis, le serrant contre sa poitrine, elle se coucha dans un cercueil où elle se laissa mourir de faim<sup>27</sup>.

Les « légères entorses [...] à l'histoire chronologique » reconnues par Hazoumé dans son avertissement (p. 13) proviennent donc de la superposition de deux séries d'épisodes historiques disjoints : les deux campagnes contre les *Mahi* (les années 1820), d'une part, et les ambassades anglaises dépêchées auprès de Ghezo pour obtenir la fin des sacrifices humains et de la traite, et leur remplacement par des relations commerciales avec l'Angleterre (les années 1840, notamment 1845, 1847, 1850<sup>28</sup>), d'autre part.

<sup>26</sup> ANIGNIKIN (Sylvain C.), « Histoire des populations mahi : à propos de la controverse sur l'ethnonyme et le toponyme "Mahi" », *Cahiers d'études africaines*, vol. 41, n°162, 2001, p. 243-266 ; p. 249.

<sup>27</sup> LE HÉRISSE (Auguste), *L'Ancien Royaume du Dahomey, mœurs, religion, histoire*. Paris : E. Larose, 1911, 384 p. [consultable dans Gallica] ; p. 329. Plus haut (p. 273), Le Hérisse a précisé l'identité de l'indigène en question ; il s'agit d'Agbidinokoun, frère de Béhanzin, mais il est vraisemblable que Hazoumé ait connu l'histoire à partir d'une autre source ou dans une version différente.

<sup>28</sup> Voir : LAW (Robin), « An African Response to Abolition : Anglo-Dahomian Negotiations on Ending the Slave Trade, 1838-77 », *Slavery & Abolition*, vol. 16, n°3, 1995, p. 281-310.

### ***Dogucimi*, roman historique**

Les premières pages de *Dogucimi* sont consacrées à l'inquiétude de la sentinelle du palais d'Abomey, qui, alors que le soleil se lève sur le royaume, doit réciter sans erreur les généalogies du roi Ghezo à chacune des quatre portes du palais et risque d'être punie de mort si elle se trompe. Hazoumé reprend une tradition locale, celle des chroniqueurs dahoméens qui, formés dès l'enfance, conservent et connaissent par cœur les généalogies royales<sup>29</sup> ; en outre, cette entrée en matière, qui fait coïncider le début du roman et le lever du jour (un topos du roman colonial), souligne d'emblée la valeur documentaire du récit. Comme le confirme la présence de notes explicatives en bas de page, il s'agit bien de présenter par le menu un univers dont on postule que le lecteur ignore tout. Dans sa préface, Georges Hardy fait d'ailleurs de la « forme romancée » une simple « apparence » : « c'est bel et bien de l'histoire [que Hazoumé] nous apporte, exacte, parfaitement objective, et de l'histoire psychologique, la seule qui compte vraiment » (p. 10). Ce déni du romanesque relève certes d'une logique caractéristique consistant à refuser « aux auteurs indigènes l'accession à la littérature en les cantonnant au domaine strictement balisé de la science »<sup>30</sup>. Mais ce n'est pas trahir le roman que d'y voir un « important document ethnologique et historique » (selon les propres mots de Hazoumé dans l'avertissement, p. 14). De fait, l'ouvrage paraît aux éditions Larose, maison d'édition ancienne, spécialisée dans les livres techniques ou politiques sur l'Asie et l'Afrique coloniales (notamment ceux de Hardy lui-même). *Dogucimi* est un des seuls romans, sinon le seul, qui figure au catalogue de cette maison. Après la récitation de la sentinelle, suivent deux scènes à valeur de quasi-vignette : le lever du roi, et le sacrifice humain quotidien d'un captif de guerre destiné à « laver la figure de l'aurore », où « l'abondance de sang fait augurer une heureuse journée » (p. 29). Selon un procédé appelé à se répéter, la sobriété du récit de décapitation souligne la normalisation d'un sacrifice humain à la fois intégré au quotidien et fortement ritualisé (seule exception à cette sobriété, la décapitation des servantes de l'ambassade anglaise, p. 375-376). Plus généralement, ces premières pages font émerger un univers moral oppressant, marqué par le poids des traditions, des rituels et du pouvoir politique et religieux sur les individus. Le souci documentaire apparaît tout particulièrement dans le très long chapitre IV, « La grande fête de coutume », où on peut lire une description ethnographique très précise de ces cérémonies annuelles qui célébraient la grandeur du Dahomey et impressionnèrent vivement les voyageurs européens : elles incluaient des sacrifices humains ainsi que de nombreux échanges de cadeaux entre le roi et les dignitaires des royaumes voisins, ainsi qu'entre le roi et son peuple.

<sup>29</sup> Voir : DULUCQ (Sophie), *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2009, 330 p. ; p. 166-167.

<sup>30</sup> CHAVOZ (N.), « Qu'on se garde d'y voir un roman colonial »... », *art. cit.*, p. 44.

Pourtant, l'ouverture du roman par la récitation des généalogies royales est porteuse d'une autre leçon : il ne s'agit pas seulement de proposer une « ébauche de peinture » ou de donner une « image exacte », selon les termes de l'avertissement (p. 13-14), d'un univers à la fois étranger et cohérent, mais aussi d'inscrire cet univers dans une profondeur historique. Pour Hazoumé, comme pour nombre d'auteurs indigènes après lui, le roman est l'occasion de « réclamer l'Histoire », selon l'expression d'Eleni Coundouriotis, c'est-à-dire d'introduire de l'historicité dans la description ethnographique d'un continent que le discours africaniste en vigueur présente systématiquement comme immémorial et identique à lui-même depuis l'aube des temps<sup>31</sup>. Hazoumé ne fait pas mystère que l'un des buts de son roman est de réhabiliter un royaume du Dahomey, qui souffre d'une « triste image de barbarie » (p. 13) et de ce qu'un autre disciple du père Aupiais qualifie de « réputation des plus sinistres » : il est le « pays classique des sacrifices humains, de l'esclavage, du fétichisme grossier et insensé »<sup>32</sup>.

Cette réinscription dans l'histoire vise donc d'abord à rendre une dignité au royaume de Dahomey en lui accordant la noblesse des anciennes civilisations<sup>33</sup>. *Doguicimi* déploie à cet effet une prose romanesque saturée de noms propres, comportant d'interminables généalogies et de longues listes de batailles. Tout autant que de la tradition locale des chroniqueurs royaux, Hazoumé s'inspire, de toute évidence, de l'histoire antique : Adandozan, prédécesseur de Ghezo, était déjà comparé à Néron dans *Le Pacte de Sang*<sup>34</sup>, et dans son compte rendu pour *Books Abroad*, Albert Guérard note que le roman a d'« évidentes résonances homériques, sans le moindre soupçon de pastiche »<sup>35</sup>. La même réflexion se trouvait dans un compte rendu de René Maran, qui comparait ce « chef-d'œuvre » à la

<sup>31</sup> COUNDOURIOTIS (Eleni), *Claiming History : Colonialism, Ethnography, and the Novel*. New York : Columbia University Press, 1999, x-211 p.

<sup>32</sup> « Un paysan dahoméen vu par un Dahoméen. Par l'abbé Moïse Durand », *Le Monde colonial illustré*, mai 1929, p. 129-130.

<sup>33</sup> Il faut donc entendre ici « roman historique » non pas au sens de ce « micro-genre » « né sous l'influence de Walter Scott », mais au sens de « macro-genre » désignant « les récits qui dans quelque culture que ce soit, utilisent l'histoire selon des procédés divers », « témoin et créateur de l'intelligibilité de l'histoire » indépendamment de toute « téléologie euro-centrique » – MOLINO (Jean), « Qu'est-ce que le roman historique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75<sup>e</sup> an., n 2-3, 1975, p. 195-234 ; p. 232, 233, 234.

<sup>34</sup> HAZOUMÉ (P.), *Le Pacte de sang au Dahomey*, op. cit., p. 27-28.

<sup>35</sup> « *All that has a definite Homeric ring, without any thought of pastiche* » – GUÉRARD (Albert), « *Doguicimi* by Paul Hazoumé », *Books Abroad*, vol. 13, n°1, 1939, p. 56-57 ; p. 56.

fois à la *Chanson de Roland* et à l'*Iliade*<sup>36</sup>. Quant au père Aupiais, c'est l'histoire romaine qu'il convoque dans une de ses lettres à son pupille :

Tu as raison de travailler à ton Roman auquel je pense souvent, quand j'enseigne l'histoire romaine à mes élèves, car les Dahoméens auraient mérité d'avoir un Romulus comme les habitants de Rome, ou un Clovis comme les Francs<sup>37</sup>.

Dans la longue préface qu'il donne à la traduction du livre en anglais, Richard Bjornson évoque quant à lui une proximité avec l'*Énéide* puis avec l'*Odyssée*<sup>38</sup>. On peut toutefois se demander si le véritable modèle de Hazoumé n'est pas Thucydide – ou, en tout cas, puisqu'il n'est pas sûr que Hazoumé ait été un lecteur de l'historien athénien, si ce n'est pas l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* qui fournit le point de comparaison le plus pertinent, comme le montre le traitement des moments pivots de l'intrigue politique. C'est notamment le cas du long développement du chapitre I, où l'on voit s'affronter les tenants et les opposants à la guerre contre le royaume *mahi*. Outre la proximité du projet (proposer un récit historique fidèle et rigoureux, même s'il faut en passer par la reconstitution fictive des échanges entre les protagonistes) et des thèmes (légitimité de la guerre, opportunité de telle ou telle alliance, proportion du châtement des ennemis), c'est bien la forme même du propos qui évoque Thucydide : de longs discours se succèdent, où l'on identifie sans difficulté les parties de la rhétorique antique (exorde, confirmation, péroraison), permettant de baliser le champ des positions et des possibles. Ainsi le vieux Linpéhoun commence-t-il par établir son *ethos* d'orateur en invoquant les « connaissances [acquises] dans le commerce de nos anciens » (p. 53), geste qui était déjà celui de Hazoumé lui-même dans son avertissement, où on retrouve rigoureusement les mêmes termes (p. 14). Puis, Linpéhoun entreprend le catalogue des guerres justes qui ont conduit à la fondation du royaume et dont les circonstances et les motifs s'opposent, selon lui, au projet de guerre contre Hounjroto. Suit enfin une tirade qui relève, sans doute possible, du genre délibératif alternant narrations, confirmations, péroraisons intermédiaires et finale, le tout entrecoupé des approbations de l'auditoire.

Le discours de Toffa est semblable dans ses conclusions, mais il repose sur un argumentaire différent : l'incommensurabilité des civilisations européenne et dahoméenne. En réalité, Toffa propose une inversion terme à terme du discours raciste colonial et des accusations de barbarie que Hazoumé et le père Aupiais dénoncent sans cesse dans les colonnes de *La Reconnaissance africaine*. Selon Toffa, tout sépare le monde des Danho-

<sup>36</sup> René Maran dans *La Dépêche de Toulouse* en 1938 ; cité par : CHAVOZ (N.), « *Doguiçimi* ou la belle Aude d'Abomey... », *art. cit.*, n.p.

<sup>37</sup> Lettre de Francis Aupiais à Paul Hazoumé, datée du 5 janvier 1934, in : AUPIAIS (F.), *Lettres à Paul Hazoumé*. Rome : SMA Publications, coll. SMA-Sankofa, vol.°12, 2018, VIII-190 p. ; p. 108.

<sup>38</sup> BJORNSON (Richard), « Introduction », *art. cit.*, p. XXXIII et XXXVI.

ménous et celui des Blancs ; se lancer dans une guerre au nom d'une alliance avec ces derniers (c'est le prétexte invoqué par Ghezo : il faut venger trois Blancs tués par les *Mahi*) est donc une grave erreur. Outre que les Blancs encouragent les guerres intestines et affaiblissent le royaume, leurs manières sont « opposées à nos mœurs et nos coutumes » (p. 42). En une sorte de version vindicative des *Lettres persanes* (ou du *Supplément au Voyage de Bougainville*), Toffa énumère les exemples qui attestent la fausseté et, pour tout dire, la barbarie des « immondes bêtes de mer » européennes : leur prédilection pour l'écrit au détriment de la franchise de la confrontation orale est un symptôme de leur duplicité ; leur monogamie comme le fait qu'ils n'arborent pas de tatouages sont un « signe indiscutable de [leur] veulerie » ; leur horreur du sacrifice humain témoigne de leur lâcheté et du prix qu'ils ont la faiblesse d'accorder à la vie (p. 44). Et Toffa de conclure – selon un procédé de prolepse-prophétie dont le roman deviendra familier – qu'une telle guerre constituerait le début d'un engrenage qui conduirait inévitablement à la conquête du Dahomey : « aussi l'avenir me semble bien lugubre pour nos arrière-petits-fils » (p. 48).

La réponse de Ghezo, qui est, lui, favorable à la guerre en dépit d'augures systématiquement négatifs, éclaire le propos de Hazoumé lui-même. C'est d'abord une leçon de modération : selon le monarque, il importe de ne pas généraliser certains jugements à une société tout entière sur la base de quelques actes isolés : « ne trouverions-nous pas injuste si, du fait de l'indignité de quelques Danhoménous à l'étranger, l'on jugeait le peuple du Danhomê sur ces individus ? » (p. 50-51). C'est surtout une leçon de relativisme : « Chaque pays a ses mœurs et coutumes [...] Chaque peuple a sa façon de saluer le roi » (p. 51) (ici encore, ce relativisme était déjà celui de Hazoumé dans son avertissement). Dès ce premier chapitre, le discours de Ghezo fait ainsi discrètement de lui le héros silencieux du livre (statut qu'il partage, on le verra, avec Doguicimi), porteur d'une voie moyenne et tâchant de concilier la fidélité aux traditions et les exigences diplomatiques qu'impose la situation dans le rapport à l'Europe et aux autres royaumes africains.

Une énigme demeure cependant : pourquoi Ghezo s'obstine-t-il à vouloir engager le Dahomey dans une campagne désastreuse, alors que tout indique qu'il s'agit d'une entreprise hasardeuse ? Ici apparaît la deuxième fonction de la réinscription historique à laquelle procède *Doguicimi*. Il ne s'agit pas seulement de rendre au royaume du Dahomey une dignité « civilisationnelle » qui en ferait une sorte d'équivalent africain des cités grecques de Thucydide (profondeur historique, complexité des traditions, etc.). Plus profondément, il s'agit de montrer que la fameuse « barbarie » du Dahomey – la traite des esclaves et les sacrifices humains – est inséparable du contact ancien (dès le XVIII<sup>e</sup> siècle) avec les puissances européennes. Car telle est *in fine* la justification de la campagne contre Hounjroto : « Il est temps, vous en conviendrez [...] d'aller venger nos amis, les Blancs, massacrés à Kinglo. [...] Je dois le trône, en partie, à un des leurs » (p. 34).

Comme le note très justement Ninon Chavoz, « en rappelant le rôle qu'a joué dans sa consécration le trafiquant d'esclaves Francisco Félix de Sousa, dit Chacha, » qui l'a soutenu contre son demi-frère Adandozan, Ghezo « assigne à son trône une double origine, à la fois dahoméenne et européenne », d'abord allusivement, puis plus explicitement, notamment lors des entrevues successives qu'il a avec son fils et prince héritier, Vidaho (p. 219-220 puis p. 387-388). C'est celle alliance, « scellée par un pacte de sang », entre Chacha et Ghezo qui, *in fine*, « justifie l'engagement d'une campagne militaire, dans laquelle le royaume d'Abomey fait figure de protecteur légitime pour des aventuriers occidentaux privés de tout appui étatique »<sup>39</sup>.

Autrement dit, bien avant les études historiques actuelles, *Doguicimi* insiste sur la responsabilité européenne dans le développement des guerres interafricaines et de la traite (intimement liés, dans la mesure où ce sont les captifs de guerre qui sont vendus sur les côtes aux bateaux négriers) : c'est ainsi pour « sorti[r] la traite de son assoupissement » que les Blancs ont aidé les Danhoméens à conquérir Ouidah (souvent nommé Gléhoué dans le roman) en 1727. « À partir de cette époque, explique Doguicimi, directement armés par les Blancs pour la chasse à l'homme, les Danhoméens ont ravagé bien des régions pour trouver des captifs à leur vendre » (p. 395). Quelques pages plus haut, Ghezo avait déjà accusé l'ambassade anglaise de duplicité :

Vous me reprochez avec véhémence la traite des esclaves ! Mais n'est-ce pas vous les Agoudas, les Glincis et les Zojagués [les Portugais, les Anglais et les Français] qui en avez donné l'idée et le goût à ce pays ? N'est-ce pas vous qui armez constamment ses bras contre les peuplades, ses voisines, et qui l'encouragez dans le commerce que vous jugez aujourd'hui infâme ? (p. 379)

Et Ghezo de se demander, plus loin, pourquoi « ces esclavagistes dont l'égoïsme et la cupidité sont proverbiaux [sont devenus] subitement abolitionnistes » (p. 390). C'est, selon lui, une manœuvre « intéressée » et la conséquence de la révolution américaine :

[...] ces Glincis venaient de perdre un pays où ils vendaient la plus grande partie des esclaves achetés ici [l'argument est historiquement inexact]. Cet important débouché leur étant fermé à jamais, ils ont juré la ruine des autres nations qu'enrichit encore la traite [...] (p. 391).

Doguicimi complétera l'argumentaire de Ghezo :

La conduite d'aujourd'hui des Glincis ne s'explique que par leur ruine dans la traite, ruine qu'ils veulent étendre à tous leurs congénères. [...] La plupart des armes à feu vendues au Danhomé viennent du pays des Glincis, assure-t-on. Ces Blancs n'ont qu'à s'interdire l'introduction au Danhomé de tous ces engins de guerre, et s'engager, tous, à ne plus envoyer leurs navires s'approvisionner d'esclaves sur nos côtes. Mais ils

---

<sup>39</sup> CHAVOZ (N.), « *Doguicimi* ou la belle Aude d'Abomey... », *art. cit.*, n.p.



prendraient une telle résolution que certains d'entre eux continueraient la traite clandestinement, en attendant qu'elle fût rétablie officiellement [l'argument historique est, ici, exact]. Ils y ont trop pris goût pour y renoncer définitivement ! (p. 395-396)

Le roman tâche ainsi de reconstituer une perspective indigène sur l'histoire de l'esclavage, voire propose un échantillon précoce d'« histoire connectée », c'est-à-dire un récit alternatif à une histoire eurocentrée. *Dogui-cimi* donne en effet à voir les perceptions locales des premiers contacts avec différentes puissances européennes (sans oublier l'Amérique, qui n'est pas tout à fait absente du paysage), saisies avant que le grand récit de la conquête de l'Afrique par l'Europe n'impose ses scansion et ses mythes. C'est particulièrement net dans les monologues successifs de Ghezo ou lors de ses longs entretiens privés avec Vidaho, futur Glélé. D'autres épisodes offrent aussi un point de vue plus populaire, distinguant les tempéraments nationaux : « l'amour d'argent » des Anglais (Glincois), l'« indolence vaniteuse » des Agoudas (trafiquants luso-brésiliens ou afro-brésiliens) et l'humanité des Français (Zojagués) (p. 396-397). La multiplication des perspectives tend ainsi à montrer que la construction du récit historique est un enjeu de luttes, ce qui apparaît d'ailleurs quasi explicitement lorsque Doguicimi, emprisonnée, raconte la conquête de Ouidah, avant d'entendre une autre captive lui proposer une version alternative des mêmes événements (p. 394-395) <sup>40</sup>.

### Une anti-épopée

Mais comprendre le propos de Hazoumé dans son livre suppose aussi qu'on l'oppose à ce qu'il n'est pas. Or cette histoire du Dahomey précolonial se prêtait à une narration tout autre. Un personnage, en effet, incarne les vertus et l'intégrité du royaume avant sa conquête : il s'agit de Toffa, guerrier valeureux, révérend par Doguicimi, fidèle aux rituels et aux traditions, et loué par tous pour son courage et sa bravoure. Autrement dit, Toffa a tous les attributs du héros épique. Or, comme le note là encore Ninon Chavoz, Toffa disparaît au chapitre II, au bout d'une centaine de pages, et ne resurgit qu'à la toute fin du livre, qui plus est très indirectement, puisqu'il ne réapparaît que dans le double récit de sa mort. Il est donc très juste de lire *Dogui-cimi* comme un roman de « l'écart épique » <sup>41</sup> et le personnage de Doguicimi lui-même comme une tentative de « greffe lyrique », d'autant que

<sup>40</sup> L'histoire du royaume de Ouidah est une spécialité de Hazoumé, qui lui consacre ses premiers articles dans le *Bulletin de l'enseignement en AOF* et dans *La Reconnaissance africaine*.

<sup>41</sup> N. Chavoz relève d'autres indices qui plaident en ce sens, notamment le fait que les combats ne sont jamais directement racontés par le narrateur, mais toujours relatés par un témoin (conformément aussi aux principes de la tragédie).

Dogucimi n'est ni une princesse ni une guerrière Amazone, comme celle dont Hazoumé avait proposé le portrait glorieux dans les pages de *La Reconnaissance africaine* [...]. [Elle] se situe [...] dans une position d'extrême marginalité qui prévient d'emblée son rattachement au panthéon épique d'un héroïsme dahoméen, dont on a vu, dans le cas de Toffa, qu'il faisait l'objet d'une stylisation qui confine à l'ellipse <sup>42</sup>.

On peut donc considérer que *Dogucimi* est écrit en lieu et place d'un roman de l'affirmation culturelle, qui eût été sans doute plus recevable, plus facile à intégrer en tout cas dans la narration senghorienne de redécouverte des richesses ancestrales des sociétés africaines. Mais Hazoumé propose autre chose, un roman historique, qui ne se contente pas de raconter « comment le heurt, dans les relations de la France et du Dahomey, a fait place au rapprochement » (selon les mots de Georges Hardy dans sa préface, p. 10), mais qui inscrit ce « heurt » dans une histoire pluriséculaire. Il ne fait pas de doute que, aux yeux de Hazoumé, l'idéal qu'incarne Toffa, comme sa lecture de l'incommensurabilité des civilisations, sont obsolètes ; ils le sont dans les années 1930, mais ils l'étaient déjà, à l'en croire, au début du XIX<sup>e</sup> siècle : dès 1820, il était trop tard pour l'épopée. C'est sans doute aussi un signe et un effet de position : Hazoumé, rappelons-le, est le descendant d'une famille historiquement liée à la cour du roi Sodji de Porto-Novo. Son père fut le premier ministre de Toffa (homonyme du personnage de *Dogucimi* <sup>43</sup>), fils de Sodji, qui, à partir de 1889, s'allia aux Français, leur offrant d'utiliser Porto-Novo comme base arrière lors de la première puis de la seconde guerre du Dahomey (1890-1894). Après leur victoire, les Français offriront à Toffa le trône en bois doré de Béhanzin, le dernier roi du Dahomey, petit-fils de Ghezo dont Dogucimi prédit, dans sa diatribe, la déchéance et l'exil : « En expiation de ses crimes, ce pays tombera de la plus haute puissance à la plus basse servitude. [...] Quant à ton petit-fils, [...] il finira par être chassé de son pays et il traînera misérablement sa vie loin des siens » (p. 108). D'abord exilé en Martinique, Béhanzin meurt en effet en Algérie en 1906.

Ici se révèle la particularité du point de vue de Hazoumé : il prétend donner la perspective du roi d'Abomey entre les années 1820 et les années 1840, mais livre en réalité l'histoire du futur vaincu, écrite par l'héritier d'un clan qui contribua à sa défaite. Quoi qu'il en soit, comme *Batouala* – roman avec lequel *Dogucimi* a beaucoup en commun, Maran étant d'ailleurs un des lecteurs les plus avisés du livre lors de sa parution –, il s'agit bien d'un ouvrage sur la déflagration qu'a constituée, pour une société

<sup>42</sup> CHAVOZ (N.), « *Dogucimi* ou la belle Aude d'Abomey... », *art. cit.*, n.p. Dans « "Qu'on se garde d'y voir un roman colonial"... », Chavoz propose une comparaison plus poussée entre Dogucimi et une autre héroïne qui eût, quant à elle, fourni un matériau parfait pour un récit épique, à savoir l'amazone Tata Adjatché Soupo ma ha Awouinyan (*art. cit.*, p. 46-47).

<sup>43</sup> Comme le signale Richard Bjornson, il n'est pas impossible qu'il faille voir dans cette homonymie une allusion au roi de Porto-Novo, « en dépit de la différence entre les prononciations gun-gbe et fon-gbe de ce nom » – « Introduction », *art. cit.*, p. xxxii.

africaine traditionnelle, la « rencontre » avec la modernité, la puissance et la technique européennes. Mais cette rencontre est inscrite dans le temps long des échanges avec les « bêtes de mer », ces nouveaux-venus débarqués au XVI<sup>e</sup> siècle sur ce qui allait devenir la « côte des esclaves ».

Il reste une question : si *Doguiçimi* n'est pas ce « roman national susceptible d'alimenter la constitution de l'identité dahoméenne » (selon les mots de Ninon Chavoz), quel est son propos ? Chavoz propose de voir dans le centrage de l'intrigue sur « un individu d'exception [aux] positions anachroniquement francophiles » la projection d'un « avatar de l'auteur »<sup>44</sup>. C'est vraisemblable – *a fortiori* si on suit son hypothèse d'un rapprochement entre Doguiçimi et la propre mère de Hazoumé, qui fut « elle aussi enlevée à son village et victime des manifestations de l'impérialisme d'Abomey »<sup>45</sup> –, de même qu'est indéniable la dimension christique du personnage et l'exemplarité de « [sa] vertu et [de son] héroïque fermeté », selon les termes de Hazoumé dans la dédicace à ses filles (p. 7). Cependant, le roman tient aussi un propos plus positif et plus direct, à partir d'un jeu complexe d'échos et d'interférences entre temps de l'intrigue et temps de l'écriture. Que retenir en effet des longs monologues (parfois intérieurs) des deux personnages centraux, Ghezo et Doguiçimi ? Que le Dahomey n'est pas ce pays barbare que les journaux européens se sont complu à dépeindre pour mieux justifier la colonisation ; que le poids des traditions y est certes extrême, de même que l'attachement à certaines coutumes inhumaines, mais que c'est aussi un pays de haute dignité morale, qui « possède, malgré son apparence de barbarie et de dénuement intellectuel, des merveilles de l'âme et de l'esprit que ses ancêtres ont accumulées en lui à travers les âges » (p. 397).

Les coutumes inhumaines sont donc à la fois le fruit d'une histoire longue, dont les Européens sont partie prenante, et la conséquence de cette extrême cohésion de la société dahoméenne autour de son roi, lui-même pris dans un réseau d'obligations qui l'attache à la fois à la cour et à son peuple : « Le roi est peut-être l'homme le moins libre de ce royaume », explique ainsi Ghezo à son fils, regrettant que « l'ornière de la tradition » comme « la volonté de la cour » l'obligent à « laisser souvent s'accomplir sous ses yeux des actes que réprouve sa conscience » (p. 218). Le pays est certes réformable, mais il y faut du doigté, des changements progressifs et surtout le concours d'intermédiaires capables de comprendre la langue et les exigences des uns et des autres. Telle est la leçon centrale de l'épisode de l'ambassade anglaise : depuis leur débarquement jusqu'à leur prise de parole à la cour, le récit ne cesse de souligner l'arrogance et l'extrême maladresse des diplomates anglais, qui jugent à l'emporte-pièce, ignorent tout des usages de leurs interlocuteurs et ne mesurent nullement le carac-

<sup>44</sup> CHAVOZ (N.), « *Doguiçimi* ou la belle Aude d'Abomey... », *art. cit.*, n.p. Voir aussi : ID., « "Qu'on se garde d'y voir un roman colonial"... », p. 53-54.

<sup>45</sup> CHAVOZ (N.), « "Qu'on se garde d'y voir un roman colonial"... », *art. cit.*, p. 53-54.

tère offensant de leur démarche et des « présents » qui l'accompagnent (p. 381). Qui plus est – et c'est une erreur plus grave –, ils sont incapables d'imaginer la complexité politique du pays qu'ils visitent et le fragile équilibre entre royaumes qui permet de maintenir la paix. À cette ignorance bien-pensante s'opposent les tentatives du Commandant du fort anglais, introducteur de la mission à la cour, qui tâche de leur faire entendre raison et qui est décrit comme un « vieux routier à qui son séjour prolongé sous cet ardent soleil du Danhômé avait cuit la peau et endurci le caractère » (p. 359). Derrière cette transposition du portrait typique du « colonial » dans la littérature de l'époque, apparaît un personnage informé qui « connaît ce peuple » et sait, par exemple, que les discours guerriers des Amazones qui accueillent l'ambassade « ne sont pas des fanfaronnades » (p. 364).

Le long monologue intérieur de Ghezo, imaginativement adressé aux ambassadeurs anglais après leur départ, déplore que ceux-ci l'aient mis dans une position impossible, en lui réclamant publiquement ce que le narrateur finit par appeler le « suicide » du royaume (p. 378), et ce, alors même que, très tôt dans le roman, Ghezo avoue le dégoût que lui inspirent les sacrifices humains et se dit désireux d'en restreindre l'ampleur et de substituer progressivement à l'économie de la traite une économie fondée sur « l'exploitation de nos palmeraies » (p. 220). Tout au long du récit, il apparaît ainsi comme un monarque réfléchi et lucide, soucieux de l'image de son royaume et de son inscription dans l'Histoire, et que ses dilemmes élèvent quasiment au rang tragique : il ne cesse d'être tiraillé entre ce que lui dicte sa conscience morale et le réalisme politique. C'est ce réalisme qui, à l'extérieur, lui impose une alliance avec les Blancs, même si ceux-ci sont aussi méprisants qu'inconséquents, et qui, à l'intérieur, l'oblige à céder devant les factions les plus vindicatives de sa cour, le contraignant aussi à satisfaire la soif de sang d'un peuple maintenu dans un rapport servile à la tradition. Ghezo méprise les instincts grégaires de ses sujets, mais sait qu'il doit en tenir compte sous peine de fragiliser l'emprise qu'il a sur eux. Tout autant que Dogucimi, qui allie un discours féministe et une soumission sans faille à Toffa, Ghezo est donc, par ses contradictions mêmes, le héros du roman. Lui seul d'ailleurs sait reconnaître en Dogucimi « les hautes vertus qu'elle incarne – le courage et la fidélité » (p. 222), quand sa cour voudrait la voir punie pour ses blasphèmes ; sa magnanimité à son égard est le signe de deux grandes âmes qui se sont reconnues. Ni l'un ni l'autre ne sont héroïques par leur comportement ; leur incapacité d'agir est au contraire le signe d'une lucidité tragique : les discours qu'ils tiennent sont prémonitoires en même temps qu'ils témoignent d'une impasse historique. Ils se ressemblent d'ailleurs, dans la forme comme dans le fond : tous deux s'adressent intérieurement aux Blancs ; tous deux font valoir la grandeur morale du Dahomey ; tous deux soulignent les qualités des rois « imposés à notre vénération, non par le despotisme, selon les apparences », mais en raison de leur générosité et de leur sens de la justice (p. 398) ; tous deux déplorent néanmoins la passivité du peuple,

son suivisme et son goût pour le « nivellement » (p. 220) qui le conduit à réprouver instinctivement toute attitude singulière ou novatrice. Telle est bien, d'ailleurs, la source de l'hostilité, de la cour comme de la foule, à l'endroit de Doguicimi, celle qui, précisément, « se distingue ».

Cette clairvoyance des deux personnages principaux (qui, par la grâce de la fiction historique, confine parfois à une extra-lucidité un peu artificielle) est inutile et vaine entre 1820 et 1850, mais elle ne l'est plus en 1930. Tel est *in fine* le propos de Hazoumé dans *Doguicimi* : non seulement une réhabilitation du Dahomey, mais un plaidoyer pour la médiation entre les cultures et les civilisations. Plus précisément encore, il s'agit de défendre une médiation appuyée sur ces « élites lettrées » qui, comme Hazoumé lui-même, sont aussi des élites locales et des « fils de chef », selon la formule consacrée. À l'instar du Commandant du fort, elles connaissent les réalités et les attentes des sociétés en présence et parlent « les deux langues », au sens linguistique comme au sens culturel <sup>46</sup>. C'est bien le propos de Doguicimi dans son long discours prémonitoire adressé aux « Zoja-gués », qui ne se réduit nullement à une exaltation des qualités françaises d'humanité, d'énergie ou de « sympathie avec les humbles » (p. 397). Le ton en est volontiers comminatoire :

Ce serait une grave erreur [formule qui revient quatre fois] de déduire des marques extérieures de vénération des Danhoménous pour leurs rois [...] qu'ils sont veules et que, successeurs de ces rois, vous avez hérité de leurs droits et pourriez par conséquent, disposer de ce peuple comme d'une chose, le faire travailler sans récompense, le supplicier quand il réclame, fermer les oreilles à ses plaintes quand il demande justice, vous imposer à son respect par la terreur : la colère des humbles serait terrible (p. 398).

Doguicimi oppose en outre les « nobles sentiments » du peuple *danhoménou*, « inconsciemment mû, à tout instant, par un ensemble de coutumes ancestrales » (p. 397, 399) et les inconséquences des Blancs, recommandant que soient vigoureusement punies les atrocités et les exactions propres à « jeter le discrédit sur toute une race qu'on veut idolâtrer [...] » (p. 399).

Dans cette entreprise de conciliation, il faut s'appuyer sur les élites existantes et se garder d'importer imprudemment une forme d'égalitarisme inadapté aux réalités et à l'histoire locales :

Un des sujets de mécontentement serait de ne pas établir une distinction entre les Danhoménous et de nourrir une méfiance injustifiée à l'égard des descendants des familles dirigeantes. [...] Faites confiance à ceux qui dépassent la masse, se rapprochent de vous par conception et genre de vie : ils vous aideront à atteindre leurs frères encore arriérés (p. 400-401).

<sup>46</sup> Voir : HAZOUMÉ (P.), « L'humanisme occidental et l'humanisme africain », *Présence africaine*, nouvelle série, n°14-1 (*Contributions au 1<sup>er</sup> Congrès des écrivains et artistes noirs*), juin-septembre 1957, p. 29-45 : <https://www.jstor.org/stable/24346855> (c. le 26-06-2022)

On comprend ici la nécessité à la fois de la transposition dans le passé et de la médiation par la fiction : un tel discours, avec tout ce qu'il contient de menaces à peine déguisées, était aussi intenable qu'irrecevable dans le cadre d'un face-à-face avec l'administration coloniale, aussi « humaniste » et bienveillante fût-elle. C'est également l'occasion pour Hazoumé d'insister, par la voix de Dogucimi, sur ce qui lui tient le plus à cœur : il lui paraît indispensable d'adapter la religiosité « naturelle » du Dahomey à la foi chrétienne, sans laisser des lois laïques comme le divorce ou des préoccupations « matérialistes » prendre le pas sur « l'honnêteté et la dignité personnelle dans le dénuement » :

Maintenez [le peuple] dans la foi : c'est elle qui a créé la discipline et l'ordre dans ce Danhomê. Ne vous attaquez qu'aux pratiques inhumaines de ses croyances religieuses. [...] Votre société a imposé à nos grands-pères une nouvelle vie et placé la puissance de l'argent et la supériorité de la civilisation matérielle au-dessus de leurs préoccupations qui étaient exclusivement d'ordre moral. [...] [elle] introduisit bientôt dans leurs cœurs ces bas instincts : le faste, la cupidité, l'envie, la jalousie et l'égoïsme qui eurent pour conséquence les incessantes guerres, l'esclavage et le sacrifice humain contre lesquels les hommes de votre race s'élèvent aujourd'hui. Lutte contre la conception matérialiste que votre venue à vous, les Blancs, a introduite dans l'esprit de ce peuple (p. 397-398).

### Lisibilité de *Dogucimi*

*Dogucimi* est donc salué à la fin des années 1930, essentiellement par le monde colonial, pour sa richesse documentaire et comme preuve de la réussite de la politique d'éducation française en Afrique. Mais comme le note Ninon Chavoz, cette focalisation sur la figure de l'auteur, « représentant parfait d'une assimilation réussie », porte déjà en germe l'éclipse du roman<sup>47</sup>. Très vite en effet, comme nous l'avons dit, celui-ci tombe dans l'oubli. Mohamadou Kane le souligne : *Dogucimi* est très peu mentionné dans les histoires littéraires, notamment en Afrique, Hazoumé apparaissant « trop lié au projet colonial »<sup>48</sup>.

Pour comprendre cet effacement, on peut d'abord invoquer la disparition du contexte dans lequel s'inscrivait le projet de Hazoumé et qui lui donnait son sens premier : le développement d'une politique coloniale prétendument « d'association », censée s'appuyer sur la collaboration avec les chefs locaux, mais qui, dans les faits, ne cessait de leur retirer toute initiative. C'est dans ce cadre que s'insère l'éloquente adresse de Dogucimi aux Zojagués. On peut aussi mentionner l'étrangeté radicale de l'univers évoqué : outre qu'elles peuvent décourager le lecteur (ce dont Hazoumé se montre parfaitement conscient dans son avertissement), les préoccupations didactiques et la portée documentaire du roman entrent

<sup>47</sup> CHAVOZ (N.), « “Qu'on se garde d'y voir un roman colonial...” », *art. cit.*, p. 38-39.

<sup>48</sup> KANE (M.), « Le réalisme de *Dogucimi* », *art. cit.*, p. 31-32.

en tension avec l'ambition de donner à lire de l'intérieur la « vision des vaincus »<sup>49</sup> – titre fameux qui pourrait servir de sous-titre au roman. Malgré les notes de bas de page et les précisions du narrateur, le récit est traversé par un refus de l'explicitation, qui contreviendrait au projet de donner une perspective indigène sur les événements : aucune date n'est donnée (pourquoi, en effet, inscrire les épisodes relatés dans un calendrier qui n'avait pas de sens pour les protagonistes ?) ; les appellations indigènes sont conservées, et nombre d'informations sont présentées incidemment, comme des évidences. Enfin, dès la parution du livre, certains commentateurs n'ont pas manqué de lui reprocher son « manque de poésie », selon le mot de Maran :

Peintre appliqué, [Hazoumé] peint avec fidélité, avec minutie ce qu'il voit, ce qu'il sait et, dans une certaine mesure, ce qu'il sent. Malheureusement pour lui ses peintures les mieux venues, les plus achevées sont privées de ce rien mystérieux et rayonnant qui, partant du cœur, parle au cœur et l'anime<sup>50</sup>.

Pourtant, cette insuffisance esthétique supposée ne constitue sans doute pas le fond du problème. Elle témoigne plutôt d'un décalage avec l'horizon d'attente de l'époque : les modèles littéraires de Hazoumé sont pour le moins anachroniques en 1938. L'année où paraît *La Nausée*, les « évidentes résonances homériques sans le moindre soupçon de pastiche » repérées par Albert Guérard, de même que la reprise des formes de l'histoire antique, apparaissent inactuelles et sans doute inadaptées au public visé. Ce n'est pas seulement l'inspiration mais bien la forme même du texte qui est en cause ici, car la structuration rhétorique – « prémoderne », pourrait-on dire – des discours n'est pas propre aux tirades politiques des dignitaires de la cour d'Abomey ; on la retrouve aussi dans les monologues intérieurs de Doguicimi. Ainsi ses hésitations face aux avances de l'espion Zanbounou, qui lui propose de secourir Toffa en échange de ses faveurs, relèvent-elles d'un genre délibératif très identifiable, qui peut là encore évoquer le théâtre classique, tout comme ses échanges avec sa servante et confidente Evémon (p. 278-284). Plus encore que les romans africains ou sud-américains qu'il avait en tête, *Doguicimi* illustre par conséquent de façon radicale le propos de Fredric Jameson dans « La littérature du Tiers-monde à l'époque du capitalisme multinational » (propos qui sera lui-même à l'origine d'une vive polémique au sein de la littérature comparée américaine<sup>51</sup>) :

<sup>49</sup> Voir : WACHTEL (Nathan), *La Vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570*. [Paris] : Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 1971, 399 p., ill. (Ndlr).

<sup>50</sup> MARAN (R.), « Doguicimi », *La Dépêche de Toulouse*, 1938 ; cité par : CHAVOZ (N.), « Doguicimi ou la belle Aude d'Abomey... », *art. cit.*, n.p.

<sup>51</sup> Voir notamment : AHMAD (Aijaz), « Jameson's Rhetoric of Otherness and the "National Allegory" », *Social Text*, n°17, Autumn 1987, p. 3-25.

Il n'y a donc rien à gagner à passer sous silence la différence radicale qui caractérise les textes non canoniques. Le roman du Tiers-monde ne procurera pas les satisfactions de Proust ou de Joyce, mais il est affligé d'une tare sans doute plus grave : il a tendance à nous rappeler des développements culturels dépassés de notre Premier Monde, ce qui nous amène à conclure qu'« ils écrivent encore des romans comme Theodore Dreiser et Sherwood Anderson ». On pourrait bâtir une théorie à partir de ce genre de découragement qui témoigne de notre profonde adhésion existentielle au rythme de l'innovation moderniste, voire aux variations de la mode. [Cette théorie] serait historiciste et, remettant en cause notre emprisonnement dans le présent du postmodernisme, elle appellerait de ses vœux une réinvention de la différence radicale de *notre propre* passé culturel, de ses situations et de ses nouveautés apparemment dépassées aujourd'hui<sup>52</sup>.

Ce qui est perçu comme un « anachronisme » des modèles et des formes interroge au fond plus notre réception des textes que leur production. Jameson n'a pas tort d'y voir l'occasion d'une remise en question de la grille « moderniste » qui gouverne notre appréhension des œuvres littéraires : sans y réfléchir, nous les référons toujours à leur date, en privilégiant outrageusement ce qui ne constitue après tout qu'une seule de leurs coordonnées. Il est vrai que l'identification de l'ouvrage comme à la fois historique et exotique nous fait escompter un récit proto-nationaliste d'affirmation culturelle : une voie interprétative que le roman, on l'aura compris, déçoit. Mais il ne suffit pas de se défaire de cette attente ; il faut sans doute aborder *Doguicimi* avec la même anticipation de distance culturelle que lorsque nous nous penchons sur l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, la *Chanson de Roland* ou les sermons des prédicateurs du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>.

Plus profondément, si la référence à l'histoire littéraire « centrale » constitue ici un obstacle à l'appréhension du livre et même une faute de lecture, c'est d'abord parce qu'elle pêche par ethnocentrisme et participe à ce que Wole Soyinka dénonçait comme une « seconde ère de colonisation » : elle « nous soumet », écrivait-il à propos de la réception des auteurs noirs africains, à « des théories et des prescriptions dérivées de l'appréhension de *leur* monde et de *leur* histoire, de *leurs* névroses sociales et de *leurs* systèmes de valeurs »<sup>54</sup>. Mais c'est aussi, plus concrète-

<sup>52</sup> JAMESON (Fredric), « La littérature du Tiers-monde à l'époque du capitalisme multinational » [1986], in : CASANOVA (Pascale), dir., *Des littératures combattives : l'internationale des nationalismes littéraires*. Paris : Raisons d'agir, coll. Cours et travaux, 2011, 214 p. ; p. 38 ; souligné par Jameson.

<sup>53</sup> La proposition doit d'ailleurs être également inversée : on gagne à se défaire par principe de l'intuition de proximité, et à lire des œuvres apparemment familières (répondant par exemple aux attentes modernistes) en présupposant leur étrangeté, en réinventant, selon les mots de Jameson, « la différence radicale de *notre propre* passé culturel » – à aborder donc *La Recherche* comme on lit l'épopée de Gilgamesh et *Alcools* comme l'*Hymne à Déméter*.

<sup>54</sup> SOYINKA (Wole), *Myth, Literature and the African World*, 1976 ; cité par : MILLER (Ch.), *Theories of Africans...*, op. cit., p. 2 ; souligné par Soyinka.



ment, qu'une telle lecture est aveugle aux enjeux véritables de *Dogucimi* et à la pluralité de ses adresses et de ses inscriptions. Hazoumé écrit certes à destination d'un lectorat français généraliste, mais il écrit surtout et plus précisément pour un public imaginaire d'administrateurs, qu'il veut convaincre de réformer la politique coloniale dite « d'association ». Il s'adresse également aux savants et à quelques rares spécialistes de l'histoire du Dahomey. La correspondance avec le père Aupiais montre d'ailleurs à quel point ce statut d'expert, qu'il tâche tant bien que mal de faire reconnaître, est mis à mal par l'irruption de l'administrateur ethnologue Bernard Maupoil, nommé à Porto-Novo début 1934 et devenu le correspondant privilégié de Marcel Mauss et Paul Rivet, à un moment où le Dahomey, considéré comme plus « préservé » que d'autres contrées de l'AOF, suscite l'intérêt du Musée d'ethnographie du Trocadéro<sup>55</sup>. Dès les années 1920, Hazoumé écrit avec une visée de rectification, corrigeant certaines analyses de l'ouvrage *Dahomey et dépendances* de L. Brunet et L. Giethlen<sup>56</sup>, visant aussi, très vraisemblablement, l'important livre déjà cité d'Auguste Le Hérissé, *L'Ancien Royaume du Dahomey*<sup>57</sup>, fondé pour l'essentiel sur des renseignements pris auprès de dignitaires de l'entourage de Béhanzin<sup>58</sup>. Lui, dont la famille est liée à la cour du roi de Porto-Novo, tâche de faire valoir une autre mémoire du Dahomey que le récit dominant, centré sur la défaite du roi d'Abomey et la mise à sac de son palais, tout en soulignant la cohérence de traditions qu'il réprouve mais auxquelles la fréquentation continue des « anciens » l'a manifestement rendu sensible. Mais la rivalité entre le jeune ethnographe parisien (Maupoil a alors 28 ans), fraîchement émoulu de l'École coloniale, fils de préfet et petit-fils de Garde des sceaux, d'un côté, et le (catholique) directeur dahoméen de l'École régionale de Cotonou, de l'autre, est déséquilibrée : le premier ne se privera pas de faire la leçon au second et aux différents disciples du père Aupiais dans le compte rendu qu'il donnera de leurs

<sup>55</sup> Cf. PERLÈS (Valérie), « L'expérience de Bernard Maupoil au Dahomey : entre science et engagement, un laboratoire pour l'ethnologie en milieu colonial », *Gradhiva*, n°32, 2021, p. 192-216.

<sup>56</sup> BRUNET (Louis), GIETHLEN (Louis), *Exposition universelle de 1900. Les colonies françaises. Dahomey et dépendances, historique général, organisation, administration, ethnographie, productions, agriculture, commerce*. Paris : Augustin Challamel, 1900, XI-544 p., ill. [disponible dans Gallica].

<sup>57</sup> LE HÉRISSE (A.), *L'Ancien Royaume du Dahomey...*, *op. cit.*

<sup>58</sup> C'est aussi la conclusion à laquelle aboutit Sophie Dulucq qui, à propos du livre de Le Hérissé, se demande si ce n'est pas « l'informateur qui manipule l'historien colonial, en lui livrant une interprétation dont [celui-ci] ne se démarque en aucune façon » – DULUCQ (S.), *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale...*, *op. cit.*, p. 168.

travaux, exprimant notamment des doutes sur les pages du *Pacte de sang* consacrées à Béhanzin <sup>59</sup>.

Cependant, cette tentative de reconstruction historique ne s'adresse pas seulement au public français. C'est là un trait général de la littérature francophone d'Afrique (et d'ailleurs), notamment à l'époque coloniale, alors même qu'il n'est pas encore question de « littérature-monde » : elle s'inscrit dans au moins deux espaces d'interlocution et vise également, ne serait-ce qu'imaginativement, le lectorat francophone local, aussi maigre soit-il. Il faut se souvenir par exemple que, pour un lecteur dahoméen, les sombres prédictions de Doguicimi sont absolument transparentes ; lorsqu'elle annonce à Ghezo que son successeur « aura beau posséder la puissance du lion, [il] finira par trouver, lui aussi, des gens qui lui limeront les dents et lui rogneront les griffes au point qu'il ne lui restera du félin que le marcher majestueux » (p. 108), il ne fait aucun doute que c'est à Glélé, dont l'emblème était le lion, qu'elle fait allusion. On peut aussi faire le pari que les plaintes improvisées et chantées par Doguicimi (conformément à une tradition qui veut que certaines des épouses du roi soient choisies pour ce talent) évoquent des formes originales et résonnent d'une poésie inaccessible au lecteur européen (Senghor, qui apparemment y était sensible, précise que le texte en est authentique).

Il est difficile de reconstituer les intentions de Hazoumé dans son rapport au public dahoméen, mais on peut faire l'hypothèse minimale que *Doguicimi* s'emploie à rétablir une continuité rompue par la colonisation entre le passé du royaume d'Abomey et le présent des années 1930. On aurait tort de ne voir dans le récit de la confection du trône de Ghezo, monté sur quatre crânes, qu'une élucidation historique ; de toute évidence, l'épisode remplit localement une fonction mémorielle. À défaut de pouvoir éclaircir toutes les allusions qui émaillent le récit, on retiendra l'explication donnée d'un bas-relief, qui représente ce que Hazoumé appelle ailleurs une « jarre passoire » tenue par deux mains. Au cours d'un entretien avec Vidaho, Ghezo en donne la clé de lecture :

Le Danhomê est comme un canari percé de nombreux petits trous que Houégbaja nous a légué rempli d'eau et avec l'ordre formel de le transmettre à notre successeur sans que la moindre goutte en soit perdue. Tout roi qui veut conserver intact ce dépôt sacré doit protéger son peuple, faire prospérer les familles et conquérir la vénération de ses sujets ; c'est à ces conditions qu'il groupera les Danhoménous en assez grand nombre autour du canari pour qu'ils en bouchent, de leurs doigts, tous les trous et empêchent toute fuite d'eau capable de vider le récipient (p. 214-215).

---

<sup>59</sup> MAUPOIL (Bernard), « Les lauréats du prix scientifique et documentaire 1937 », *Bulletin d'enseignement de l'AOF*, n°98, octobre-décembre 1937, p. 227. Maupoil a semble-t-il joué un rôle important dans le retard de publication pris par *Le Pacte de sang*, dont le manuscrit avait été accepté en 1931 mais paraîtra seulement six ans plus tard. Sur cette rivalité, voir : LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (E.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, *op. cit.*, p. 308-309.

C'est un exemple que Hazoumé chérit : il y reviendra presque vingt ans plus tard, lors du Congrès des artistes et écrivains noirs à la Sorbonne, pour faire valoir la supériorité que confère la maîtrise de la langue pour l'interprétation d'une culture. En l'occurrence, il dénonce, sans le nommer, un contre-sens de Maupoil qui, « dans un livre de science, un livre édité par l'Institut d'ethnologie, a commis cette grossière erreur de présenter une jarre passoire comme une jarre fétiche. J'ai donné la vraie signification de la présence de cette jarre dans un bas-relief du Palais d'Abomey »<sup>60</sup>.

Il reste encore une question. Pour bien comprendre *Doguiçimi* et le processus d'écriture dont le roman est le fruit, il est certes important de reconstituer les contextes dans lesquels il s'inscrit, d'en ressaisir la complexité énonciative et les multiples adresses, et d'en décrire correctement la forme pour mieux justifier le sentiment d'étrangeté qu'il peut susciter. Mais une interrogation demeure qui touche au caractère littéraire du livre. Il ne faut pas entendre par là la « valeur » ou la « réussite esthétique », notions vagues et instables qui, malgré les apparences, ne constituent nullement des principes derniers, mais plutôt le sens et l'effet, pour Hazoumé, du passage par l'écriture. Est-il exact, par exemple, que le recours à la fiction et au roman historique s'explique par l'impossibilité de tenir directement un discours sur la politique coloniale ? C'est une hypothèse crédible, mais qui présuppose un rapport instrumental à l'écriture en général et au genre (le roman historique) en particulier, dont on imagine qu'il est « choisi » parmi un éventail de possibles pour des raisons pragmatiques. En outre, une telle hypothèse permet certes d'inscrire le roman dans son contexte immédiat (le début du discours associationniste), mais elle ne rend pas tout à fait raison de ces « quinze années de travail dans le plus grand secret » dont il est le produit. N'y a-t-il pas autre chose en jeu pour Hazoumé ? Une dynamique, plus profonde et plus risquée, plus proche de la littérature au sens moderne ? Une forme de déprise, d'abandon à l'écriture dans l'espoir que, par la langue, quelque chose arrive ? Ou une logique plus complexe, qui ne rapporterait pas l'acte d'écriture seulement à un désir de reconnaissance et d'intégration, mais aussi à un désir d'exceptionnalité plus trouble, combinant la reconnaissance et le rejet ? Il est difficile de répondre à l'échelle du livre, plus encore à l'échelle de la carrière de Hazoumé – qui n'écrira plus de fiction et donnera essentiellement des exposés didactiques et des hommages (à Griaule, Delavignette, etc.) –, mais la scène pivot de la décapitation des servantes apporte quelques éléments de réponse :

Sur toutes ces têtes coupées, les faces conservaient encore une apparence de vie et montraient éloquemment quel avait été, au moment de l'exécution, l'attitude suppliante de ces innocentes victimes. Ici, les regards sont pleins d'angoisse, des larmes sourdent abondantes, pour implorer pitié.

---

<sup>60</sup> « Débats », *Présence africaine*, n°3-4-5 (n°VIII-IX-X) (*Le 1<sup>er</sup> Congrès international des écrivains et artistes noirs*), 1956, p. 66- 83 ; p. 79.

Plus loin, les yeux sont hagards et rouges ; sur d'autres faces, les paupières s'efforcent, en vain, de s'ouvrir pour que les yeux contemplent une dernière fois les choses qui vont cesser d'exister pour eux. Plus loin encore, trois, quatre, cinq, de nombreuses langues pendent sanguinolentes, à moitié sectionnées par les mâchoires qui s'étaient refermées sur elles avec force. Quelques lèvres remuent convulsivement, des fronts se plissent, des visages grimacent. Une bouche s'ouvre, la langue en sort, remue, rentre et ressort : cette enfant continue à crier. On ne l'entend plus, mais on la comprend : elle crie son innocence, elle crie son droit à la vie, elle implore pitié pour sa jeunesse. N'ayant pas réussi à fléchir le bourreau qui n'écoutait que la férocité de son cœur, elle se met à appeler, de toutes les forces de son gosier – l'expression de son visage ne permet pas d'en douter – la vengeance de ses ancêtres et fétiches sur le Danhomê. Dans un plateau, le brusque écartement de la mâchoire inférieure renverse une tête, un jet fin de sang monte en l'air et retombe sur la nappe.

Un Ambassadeur s'évanouit dans un cri strident ; d'autres se détournent, lancent les bras dans la direction de ces têtes et remuent vivement les mains qu'ils ont redressées comme pour repousser ce spectacle (p. 376).

Au cœur de ce roman qui valorise les figures de médiation et qui, en apparence, semble tout entier orienté vers la conciliation, il y a donc cette scène stupéfiante qui dit l'*échec d'une ambassade*, donnant lieu à la partition littérale des corps de ces autres figures d'intercession que sont les servantes elles-mêmes. La possibilité d'un accord, fondé sur l'échange et les libations, la séduction et la promesse érotique, est brutalement refermée, sans un mot du roi, qui choisit de signifier par le spectacle de la mort sanglante l'infranchissable distance qui le sépare de ses interlocuteurs. On a noté les *double binds* et, au fond, l'extrême violence symbolique que la domination coloniale faisait peser sur les élites lettrées indigènes, leur imposant un rapport à soi et des dédoublements qui confinent à la schize. Difficile de ne pas voir dans la scène des têtes tranchées l'envers de ce discours de conciliation, sa face fantasmatique et noire. Placé tout entier sous le signe de la disjonction (têtes tranchées, mâchoires écartées, langues sectionnées) et de la parole impossible, ce spectacle de désarticulation – les diplomates eux-mêmes réagissent comme des pantins démembrés – manifeste la souffrance et le caractère proprement intenable des contorsions que la tutelle coloniale impose aux élites lettrées – et peut-être plus largement, la violence dissimulée inhérente à toute tentative politique de médiation interculturelle, aussi bien intentionnée soit-elle.

Vincent DEBAENE <sup>61</sup>

---

<sup>61</sup> Université de Genève.